

## LES SOURIS.

## LÉGENDE ALLEMANDE.

(Suite.)

—Non, non, pas de femme ; les tonnes, demande les tonnes.

La princesse avait reçu l'ordre de sourire tout le temps de l'entrevue, elle continua.

—Silence, tas de braillards, mugit le géant, ou le premier qui bouge aura affaire à moi.

La prudence est la mère de la sûreté ; conseillers et soldats demeurèrent immobiles, et presque aussi raides qu'un grenadier de la lendwehr prussienne, ce qui est le maximum de rigidité que puisse atteindre le corps humain.

—Toi, continua Otto en s'adressant au roi, garde ta fille, dont je me soucie encore moins que de ton or ; j'ai réfléchi, je veux être évêque.

—Evêque ! fit le roi stupéfait.

—Oui, évêque de Coblenz.

—Mais il y en a un que le Pape a nommé.

—Renvoies-le au Pape, moi, je veux sa place.

—Mais tu n'es pas prêtre.

—C'est mon affaire ; voyons, oui ou non, veux tu me donner cet évêché ?

—Tu ne me demanderas pas autre chose ?

—Rien de plus.

—Demande au moins une petite tonne, se hasarda à dire un conseiller.

—Toi, je t'avais défendu de parler, rugit le géant en lui décochant un si terrible soufflet, qu'il l'envoya rouler entre les jambes de ses soldats, dont deux ou trois tombèrent comme des quilles.

La princesse souriait toujours.

—Je te nomme évêque de Coblenz, s'écria le roi dont la main du capitaine avait effleuré le visage ; mon ministre, qui sait écrire, va te faire un acte sur parchemin, quand partiras-tu ?

—Tout de suite.

—Ah bon ! fit le roi visiblement soulagé, et tu emmèneras ces messieurs avec toi ?

—Certainement.

La figure du monarque s'épanouit, il n'espérait pas en être quitte à si bon marché.

Les brigands n'avaient pas l'air si réjouis ; cependant, quand de sa voix de stentor leur capitaine cria : —Par file à droite, en avant, marche ! le bataillon exécuta le mouvement comme un seul homme.

—Quelle chance ! s'écria le monarque quand ils furent partis.

Et, sur le champ, il fit ses deux ministres grand-croix de l'ordre de la Délivrance, et permit à la princesse de ne plus sourire, quoique l'heure réglementaire ne fut pas encore achevée.

Huit jours plus tard, le brigand Otto s'était installé dans le palais épiscopal, d'où il avait chassé un vieux et saint prélat, qui, n'emportant avec lui que les regrets de toute une population évangélisée par lui pendant de longues années, descendait le Rhin

dans un bateau pêcheur, pour aller se réfugier à Cologne dans un monastère et y attendre, avec une pieuse quiétude, la fin des mauvais jours, dont il ne s'affligeait que pour son troupeau.

Ces temps étaient rudes en effet. Otto s'était fait évêque, comme un loup se fait berger ; fier de sa force et, comptant sur l'impunité, il n'avait pris la peine, sous son nouveau déguisement, ni de rogner ses griffes, ni de cacher ses crocs aigus. Son gant pastoral était de fer ; son rochet une cuirasse de buffle, sa croix épiscopale un poignard, sa crosse un lourd et solide épieu, arme de chasse avec laquelle il avait remplacé son épée et dont il se servait pour frapper les cerfs et les sangliers dans les grandes forêts de chênes et les manants dans les rues.

A l'un de ses lieutenants, il avait donné dérisoirement le titre d'abbé de Rosenthal ; à un autre, un monastère de religieuses, qui n'avaient pas attendu l'arrivée du soudard pour prendre la fuite. Chaque brigand avait eu sa part de dépouilles : aux uns, les priures ; aux autres, des dîmes et des redevances.

Le pillage entraînait l'orgie, l'orgie nécessitait le pillage ; vases sacrés et ornements, chasses et reliquaires, enlevés pièce à pièce du trésor des églises, passaient dans les mains des juifs ou servaient aux usages les plus profanes.

Au palais épiscopal, les brigands, attablés nuit et jour, buvaient dans les calices d'or et les custodes ciselées enrichies de pierreries ; le scandale était effroyable, le gaspillage inouï.

Les ostensoirs avaient les premiers disparus dans les creusets ; quand cette veine fut épuisée, et elle était riche, vinrent les statuettes, les croix, les reliquaires regardés comme meubles inutiles ; puis les ornements, qu'on effila pour en retirer le métal précieux ; après l'or, l'argent, après l'argent, le cuivre, cloches et flambeaux furent envoyés à la fournaise ; toutes les églises furent dépouillées à la ville, puis vint le tour des monastères et des simples chapelles rurales.

Ces richesses profitèrent aux juifs seuls, toujours à l'affût de ces ventes aussi insensées que sacrilèges, et qui, profitant de l'ignorance brutale des pillards, achetaient pour rien des manuscrits d'une incalculable valeur, et des pierres précieuses, qu'ils prétendaient n'être que du cristal taillé.

Les brigands, plongés dans les jouissances du présent, ne songeaient pas à l'avenir. Leur chef, dont à présent ils exaltaient la merveilleuse idée, leur donnait l'exemple de la prodigalité la plus folle.

Seuls, les habitants de Coblenz s'indignaient et murmuraient, l'évêque intru riait de leur désespoir, et les traitait plus durement que jamais conquérant de l'antiquité n'avait traité peuple vaincu.

Une foi ou deux, la population essaya de se sou-